

Le temps incertain des assassins di Roland Duclos (La Montagne, 13/01/2005)

Le malaise éprouvé en présence de ce « Temps des Assassins » naît de la proximité du vécu resurgi, de cette permanence d'un passé récent toujours vivant. On reçoit « Il tempo degli assassini » comme l'affront de notre propre intimité refoulée. Vécu enfoui, nié. En vain. Il veillait, à l'affût de ces instants qui le verraient réapparaître. Il se construit inexorablement sur une mémoire jamais éteinte, sur cet inacceptable partage de l'expérience revécue. « Il Tempo degli assassini » se vit sur le mode du traumatisme d'une seconde conscience, brutale et soudaine de notre inanité, de nos vacuités, de nos impuissances à être. Être au monde, vivre l'autre, tous les autres. Être soi-même et à la fois dans ce double inatteignable. Qu'il s'agisse de l'illusion de sa présence, de leur présence, de notre incapacité rédhibitoire à entrer en eux, en nous. Et en même temps de cette récurrente impossibilité à nous fuir, à fuir l'existence que la promiscuité d'autrui nous impose. Voilà la superbe et précieuse indécence de ce spectacle. On le vit dans la souffrance refoulée, comme un second, et peut-être même un énième accouchement de nos corps dans l'immédiateté d'un présent insupportable. Ou l'inverse, qu'importe. Comme si l'on devait être éternellement condamné à mettre bas de toutes ces réalités qui nous entourent, le dégoût et l'allégresse au bord des lèvres, secoués par les spasmes odieux et délicieux de la trop longue théorie des jours. Pippo Delbono danse et vomie cette épilepsie de la vie qui nous poursuit, nous colle à la peau. Mais il ne commet pas l'erreur du didactisme, plombé par la linéarité d'un récit ou de la délivrance d'un message. Pippo et son alter ego, son double en négatif, son intolérable répliquant, ne savent rien et ne s'en cachent pas. Ils s'inventent et nous avec. Ce qui leur permet d'entirer un spectacle insensé et inespéré. Ils nous condamnent, non pas à assumer, mais à habiter, à investir, à travestir l'inutilité et l'inconsistance d'un réel trop incertain pour se prendre au sérieux. « Il tempo degli assassini » est aussi fait d'éblouissements vertigineux, de ces fragiles et précieux miracles qui vous feraient douter de l'inexorable déliquescence de toutes choses. Surnaturel et inespéré moment d'un temps différé que celui où l'on voit Pepe Robledo en Edipe énucléé, repousser à bout de bras sur le public la gigantesque architecture du Requiem de Mozart. Ou libérer de ses mains ouvertes un vol de papillons de lumière sur l'assistance incrédule. Robledo serait alors le double merveilleux de Delbono, son positif. Et redevenu spectateur le temps d'une courte scène parodique, c'est le seul aveu auquel il consent. Delbono, grand corps gauche, gestes embarrassés, retrouve l'innocence première d'un Bobò, à travers cette égale lumière du geste rayonnant d'une grâce ineffable. Mais Delbono se garde bien d'imposer une morale à ces lambeaux d'histoires, et encore moins de conclure, ouvrant sans état d'âme le vide sous les pas des spectateurs. Les deux comédiens jouent à prendre de court leur public en étant jamais tout à fait là où l'on serait en droit de les attendre, laissant le crime faire son œuvre. Et Dieu dans tout ça ? S'il n'est pas ivre mort au bistrot d'en face, c'est qu'il s'est suicidé. Ou alors il n'a rien compris à la vie.